

JOURNAL DE GUIGNOL

ADMINISTRATION

GUIGNOL. . . Rédacteur en chef.
GNAFRON . . . Caissier.
MADEON. . . Cordon bleu.

Toute demande d'abonnement, même accompagnée du montant et affranchie, ne sera pas agréée.

NOTA IMPORTANT

Les lettres et envois quelconques seront très-rigoureusement refusés, s'ils ne sont accompagnés d'un timbre-poste collé à l'extérieur pour leur servir de passeport.

Drolatique, satirique, amphigourique

caseadeur, fouailler et gouailler; épatant, ébêtant et désopilant;
très-peu littéraire, mais par-dessus tout honnête canard

A LA PORTÉE DE TOUTES LES INTELLIGENCES ET OUVERT A TOUTES LES TRIQUES EMPUMÉES

Paraissant quand bon lui semble, lorsqu'il le pourra et chaque fois que le besoin s'en fera sentir. Guignol se réserve d'aller de l'avant quand il aura assuré ses derrières.

DÉPÔTS : à Lyon, chez tous les Libraires

BUREAU pour la réception de la Correspondance et pour la distribution du Journal :
Aux FACTEURS-RÉUNIS, Passage des Terreaux.

RÉDACTION

COGNE-MOU . . . Rédacteur.
GLAQUE-POSSE . . . id.
JÉROME . . . id.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien, et l'orthographe n'est pas de rigueur.

Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

VINGT-ET-UNIÈME

AUX GONES DE LYON

Z'enfants, je sis en pleine patraque aujourd'hui. Je n'avais ben un fameux baluchon de chenues histoires à vous repasser, mais gn'y a pas mèche: y a de grabuge dans le bocal; ça ne va pas; je n'en sus tout gonfle, quoi!

Vous savez ben, on vous a ben dit que la Cour de cassation n'avait rejeté notre pourvoi. Si vous n'avez pas compris ça que ça voulait dire, je vas vous z'y expliquer.

La Cour de cassation c'est comme qui dirait le conseil des Proud'hommes de la fabrique des jugements. Quand gn'y a un gone que rechigne d'arraper sa pièce de condamnation, on envoie ça à ceux-là de la Cour de cassation que sont de malins, et y vous reluquent la façon pour voir si gn'y a pas de boussillages.

Eh ben, y z'ont-à-eu beau regarder notre longueur à nous, y n'y ont rien vu : y paraît que ça n'était uni comme un satin et que ce jugement n'était tramé première qualité. C'est ça que m'embête, les gones.

Ah ! nom d'un chien ! c'est y guignolant !

Et pis ça que me debine dans tout ça c'est ce pauvre p'pa qu'Embaume qu'est malheureux dans c'te affaire et que va n'être obligé de payer la vaisselle: on va vous le cogner à St-Joseph comme un criminel, le pauvre ! à cause des gognandises que je l'y ai fait z'imprimer. Nom d'un rat ! quand

je pense qu'y se crevognait les chassiss, qu'y s'échinait à reluquer mes paperasses pour pas me laisser passer de bêtises, et pis que nous n'étions toujours à tire-pois pace que je voulais et qu'y voulait pas, lui, velà t'y pas, qu'un beau matin je l'y en glisse une qu'il a beau z'ayeu écarquiller ses chelus, y vous l'a gobée en douceur comme un bâton de sucre d'orge, et allez, l'y en velà pour trois mois. Et c'est moi que j'en suis cause.

Nom d'un chien, c'est y bisquant. Quand je n'ai pensé à ça la première fois, ça ne m'en a tant fait honte que je me sis bien flanqué mon raticchon, allez : Ah ! pillereau, que je me sis dit, t'as bonne façon, toi, maître canezard, de fourrer dans l'embarras un honorable négociant que vaut plus à li seul qu'une grosse de marionettes de ton espèce. Et alors je me saute au collet, je m'empoigne par la bourre, je me cogne, pif, paf, pare-moi ci, arrape-moi ça ; et vli, et vien, et de tapes et de gifles, et à coups de poings sur le pif et à coups de pieds dans le.... dans les.... dans le... dernier.... Nom d'un rat ! ça n'en fumait. Je me sis fiché un fameux coup de torchon, allez ! ma sale carcasse n'en est encore toute dépontelée ; mais ça n'avance joliment les affaires... Ah ! ben oui !

Ah ! c'est que c'est ça : la loi, c'est la loi, z'enfants ; faut pas se rebiffer, et quand la m'man Justice vous apporte son pot de tisane, faut avaler le gorgeon sans rechigner.

* *

Ça n'empêche pas que je sis une fameuse canaille tout de même. Je fourre le malheureux dans la piautre, et pis, moi, je fais mon fendant ; je me

balade à travers les étoiles pendant qu'on vous en coffre un autre à ma place. Je sais pas ça qui me retient de me finir encore une fois.

Ah ! M'ssieurs de la Justice, si vous vouliez que je n'aïlle en prison à la place de mon pauvre gone d'imprimeur, dites ? C'est moi que suis l'incouppable, le criminel ; je sis z'un vaurien, une canaille, un faignant, un assassin ; fourrez-moi z'à St-Joseph, à Roanne, à la cave, en rue Luzerne, à Pierre-Scize, si vous voulez ; mais ne coffrez pas ce pauvre p'pa qu'Embaume qu'a besoin de soigner ses inequiers et que ses battants n'iront tout de guinguoi quand y n'y sera pas.

Ah ! ben oui, je t'en fiche ! ganache, c'est ben toi qu'esses capable de le remplacer ! Qué donc que t'esses ? Un polichinelle de deux sous, pas rien si gros qu'un paquet de chenevottes ; est-ce que te peux faire réparation à la loi ? vieille couëne, va ! C'est ben temps de faire ton baveux !

Vous voyez ben, z'enfants, que j'ai ben de raison d'être gonfle. Ah ! sapristi !

Mais ça fait rien, z'enfants, je peux plus rire. Tant que ce pauvre ami sera au clou, adieu la joie, et, si vous comptez sur moi pour vous chatouiller le menillon, vous pouvez ben n'être surs de vous amuser comme de vieilles croûtes de pain dernière une malle.

Ah ! vrai, c'est pas pour dire, mes pauvres gones mais je suis fameusement embêté.

GUIGNOL.

FEUILLETON DU JOURNAL DE GUIGNOL

GAMBES LYONNAIS

QUI VEUT M'AIDER ?

Ignorant et vaniteux, j'ai cependant compris que par mes propres forces je n'arriverai jamais à la fortune objet de toutes mes ambitions.

Aussi j'ai pris en mariage une femme d'une naissance douteuse, appartenant à une famille riche, mais dont la genèse est enchevêtrée.

Pour que ma femme hérite, il faut que celui-ci meurt le premier, celui-là le second, cet autre ensuite.... enfin, le neuvième venant à manquer !!!

Ah ! si la Providence pouvait m'aider dans cette besogne ? Telle est l'oraison jaculatoire remontant perpétuellement du cœur aux lèvres du charitable et philanthropique M. Héritard. Ces belles pensées sont peintes sur son visage, et certes, il est loin de s'en douter.

UNE DÉCORATION S'IL VOUS PLAÎT ?

Monsieur Bétio est un des grands industriels de Lyon, il ne sait ni lire ni écrire, mais en revanche il est brutal et grossier ; du matin au soir il jette des cris d'aigle sur ses chantiers.

Monsieur Bétio est presque millionnaire, il désire un tout petit ruban rouge à sa boutonnière.

Voici ses titres :

La bêtise et la vanité sont incarnées en lui, il a exploité un nombre considérable de malheureux commis, ouvriers, manœuvres, etc. Les uns ont été tués, ceux-là brisés, rompus, d'autres sont morts de fatigues et d'excès de travail : Monsieur Bétio, n'a pas déboursé un sou pour indemniser les veuves et les orphelins.

Toutes les bourses ont subi l'action de son laminoir : l'État, le département, la commune, les particuliers.

Il a des maîtresses en ville.

Monsieur Bétio est facile à reconnaître : Sa tête est grosse, ronde, osseuse ; son ventre énorme ressemble à une marmite montée sur des pieds humains ; malgré ses beaux habits, chacun reconnaît un goujat.

Ah ! si malgré tout cela, monsieur Bétio pouvait obtenir un ruban !

UN MARI POUR L'AMOUR DE DIEU.

Connaissez-vous dans la ville de Lyon la séduisante Madame Aspergine ? Depuis qu'elle a eu le bonheur de perdre son premier mari, son unique soin a été d'en chercher un second — afin de le pleurer de nouveau pour en chercher un troisième.

En choisissant ses toilettes de deuil, elle se demandait si tel oripeau qu'elle achetait lui siérait bien, pour enjoler un second misérable.

Cette inconsolable veuve a fait plusieurs essais sans arriver à un résultat satisfaisant, et sa beauté passe, passe et disparaît. Il ne s'est encore trouvé aucun homme assez courageux pour remplir à sa guise ce poste périlleux. Monsieur De Foy est sur les dents, Madame de Saint-Marc sue sang et eau, et toutes les agences matrimoniales de la France et de l'étranger en sont encore à se demander quel sera l'heureux époux de Madame Aspergine.

Allons, Messieurs, prenez vos places, il y a déjà longtemps que le rideau est levé.

CLAQUE-POSSE.

GUIGNOL EN COLERE

Guignol ayant entendu dire que dans la plupart des ateliers les apprentis sont maltraités et qu'ils y reçoivent de très-mauvais exemples ; se souvenant aussi que dans son jeune temps plus d'un ouvrier brutal le tortura, il prend son ami Gnafron par le bras et l'emmène passer l'inspection de divers ateliers de professions différentes.

Celui où ils viennent de pénétrer, en vertu du privilège de la trique, est une imprimerie.

En ce moment un ouvrier taloche un apprenti qui pousse de hauts cris ; un autre charge un enfant de rames de papier qui le font fléchir sous le poids.

A l'entrée de Guignol et de Gnafron, tous les ouvriers pressiers et compositeurs, c'est-à-dire, en termes de typos : ours et singes, suspendent leur travail et partent d'un éclat de rire.

CHOEURS D'OUVRIERS ET D'APPRENTIS.

Voilà Guignol ! bravo !... L'homme à la cadenet
Vient très-heureusement nous montrer sa binette.
Il va payer le punch ! Allons, rinçons le bol !
Laissons notre copie ; hurra ! vive Guignol !...

GUIGNOL.

Je ne m'attendais pas à tel enthousiasme.

UN OUVRIER.

C'est aujourd'hui lundi, jour exempt de marasme,
Puisque tu viens nous voir, nous voulons rigoler.

UN AUTRE OUVRIER.

Notre bec est aride, il faut le dessaler.

GUIGNOL, avec un fin sourire.

Vous feriez supposer, messieurs, que votre langue
Est plus propre au saloir qu'à faire une harangue.

UN APPRENTI.

Oh ! lala !... ce pelé qui nous prend pour des pores ;
Pochez-lui donc un œil pour calmer ses transports.

GUIGNOL, regardant l'apprenti.

Pauvre innocent !

(Aux ouvriers.)

Messieurs, voilà ce que vous faites :
De jeunes cœurs tarés, des âmes déshonnêtes !
Et sans songer à mal, ne réfléchissant pas,
On voit surgir par vous le vice à chaque pas.
Vous êtes les premiers ouvriers de ce monde ;
Car vous avez en main sa lumière féconde,
Le réverbérateur des progrès accomplis,
Des progrès à venir !... Vos jours sont mal remplis.
Vous ne comprenez pas, Messieurs, la tâche sainte
Qui d'en haut vous incombe !

UN APPRENTI.

Il a bu de l'absinthe !

Ça le rend rigolo !

UN AUTRE APPRENTI.

Ce vieux gone mouvant
En lâchant ses grands mots ne lâche que du vent.

UN VIEIL OUVRIER.

Ce qu'il nous dit est juste ; et bien souvent je songe,
Quand je rentre chez moi, que celui qui se plonge
Dans l'immoralité n'est qu'un être castré,
Qu'un animal humain digne d'être éventré.

*Les ouvriers ne rient plus ; ils font cercle autour de
Guignol et lui tendent un siège.*

UN COMPOSITEUR lui donnant un tabouret.

Si tu te fais tribun, alors prend la parole.

GUIGNOL, montant sur le trépied de paille.

Et pourquoi pas ? Messieurs, c'est un assez beau rôle !

UN AUTRE COMPOSITEUR.

Sybille à salsifix, enflamme tes regards
Et dégoise tout haut sur nous et les moutards.

UN APPRENTI.

Bravo ! je vais remplir un verre à la fontaine
Pour qu'il puisse rincer son sifflet hors d'haleine.

UN PRESSIER.

Silence, les crapauds ! ou je vais taloche.
Laissez parler Guignol.

UN AUTRE APPRENTI.

Il va vous en cracher

De toutes les couleurs.

GUIGNOL.

Tant pis pour qui s'en blesse...

Ecoutez-moi, Messieurs : Vous êtes la noblesse
De tous les corps d'état. Bataillon d'éclaireurs,
Vous, marchant les premiers dans les vives lueurs
Que répand le progrès, vous devez être dignes
Dans la rue aussi bien qu'en composant des lignes.
J'ai fait votre métier et m'en souviens encor ;
Donc je vais vous parler comme Jean-Bouche-d'or,
Dussiez-vous me traiter d'Attila, de Sicambre.
On sait que le talent fait chez vous antichambre,
Que vous raillez souvent les auteurs ignorants,
Et vous avez raison, surtout les mécréants
Qui gâtent du papier en usant trop de plumes ;
Les romanciers bâtards qui font plus de volumes
Qu'un penseur ne pourrait écrire de feuillets.
Autrefois, comme vous, je m'en émerveillais ;
Autrefois, comme vous, je riais à pleine âme
D'un roman ressassé dont on faisait un drame,
Et j'en riais si fort dans mon coin de pressier,
Que je me sentais fier de n'être qu'ouvrier.
J'ai réfléchi depuis, et je sais que pour vivre
Plus d'un inconscient écrit un mauvais livre ;
Je sais qu'il ferait mieux de labourer les champs
Que de préconiser tant de mauvais penchants.
Que voulez-vous, Messieurs, l'époque est ainsi faite,
On vit en écrivant, — excepté le poète. —
Or, ayant fait la part des faufileurs de mots,
Je prépare la vôtre. Oh ! faites les gros dos !
Cela m'est bien égal ; étant l'homme-franchise,
Je suis comme Enéas portant son père Anchise,
Je sais que mon fardeau n'est qu'un vieillard caduc.

UN OUVRIER.

Vieux ! à la question ! ne fais pas le Barruk...

GUIGNOL, avec indignation.

Vous êtes des crétiens !...

(Eclats de rires et murmures prolongés.)

Vous, verseurs de lumières !

Et vos âmes ne sont que fumeuses tanières !
Vous avez près de vous des cœurs adolescents,
De pauvres apprentis, des foyers innocents
Où brille en plein soleil la candeur juvénile,
Et vous gâtez cela ! Tenez, votre âme est vile !

(Eclats de rire plus prolongés.)

Oh ! premiers ouvriers du progrès remorqueur !
Vous me faites pitié, vous péchez par le cœur !
Ou plutôt vous péchez faute de raison saine
Qui tâche d'éviter toute leçon obscène ;
Car devant ces enfants qui pour gagner leur pain
Apprennent un métier, vous êtes Turlupin !...
Vous dites sans vergogne, à qui veut bien l'entendre,
Vos nocturnes ébats sur le fleuve de Tendre ;
Vous racontez comment, lorsque les bois sont verts,
Vous faites que Suzon voit la feuille à l'envers ;
Le tout en termes crus, sans aucune décence.
Que la fille soit gueuse ou belle d'innocence,
Il vous importe peu ; vos grossiers appétits
Sont dépeints tout au long devant les apprentis ;
Et le sang bouillonnant dans ces jeunes poitrines,
Ils vont.
Sans pitié pour leur âge et leurs membres non faits,
Vous les chargez ainsi que de vrais portefaix.

Vous dites devant eux des paroles boueuses,
Vous les frappez souvent dans vos heures haineuses ;
Votre main pour leur cou se transforme en étou...
Or, comme ils sont enclume ils deviendront marteau :
Ayant été frappés, ils frapperont de même ;
Et l'on renverse ainsi la loi qui veut qu'on aime ;
La prenant au rebours en inclinant au mal,
Au lieu de faire un homme on fait un animal.
Vous faites plus encor : les rendant sans vergogne,
Vous leur apprenez même à devenir ivrogne.
Allons ! votre métier, messieurs, est noble et grand :
C'est le pain de l'esprit !... Qui marche au premier rang
Ne doit jamais déchoir ! Il est si bon, en somme,
De se sentir utile et de se savoir homme !
Ce titre est le plus beau qu'on puisse désirer.
Un dernier mot, Messieurs, je vais me retirer :
Plus d'argot, plus de coups et plus d'ivrognerie !
Devenez les premiers enfants de la patrie !
Les plus dignes sont ceux qui font les bonnes mœurs.
De l'esquis du Progrès, vous êtes les rameurs :
Evitez les écueils, voguez vers la lumière ;
Déployez à plein ciel l'or de votre bannière
Où sont écrits ces mots : Amour, Fraternité !
Pour vous conduire au port souffle la liberté !...

Un hurra formidable se fait entendre ; on pose une couronne de carton sur la tête de Guignol, et on le porte en triomphe autour de l'atelier sur l'air de : Fanfan la Tulipe.

COGNE-MOU.

L'arrêt de la Cour Impériale de Lyon étant
devenu définitif par suite du rejet de notre pour-
voi en cassation, notre imprimeur gérant, M. La-
baume s'est constitué prisonnier vendredi 24 no-
vembre, à 4 heures.

La Semaine de M. MAX. GRASSIS

Directeur du grand journal

LE SALUT PUBLIC.

Lundi. — 8 heures 1/2 : M. Max Grassis sort de sa vie privée pour porter chez l'aiguiser sa paire de ciseaux n° 72, qui doit servir à la confection de son estimable journal.

11 heures : M. Max Grassis déjeûne.

1 heure : M. Max Grassis travaille, ses ciseaux vont bien.

2 heures : M. Max Grassis embrasse M. Lenormand qui vient de découvrir un nouvel adjectif.

4 heures. — M. Max Grassis, ayant terminé sa besogne sans accident, rentre dans sa vie privée.

Mardi. — 9 heures. — M. Max Grassis sort tout ébouriffé de sa vie privée ; il a vu en rêve le Journal de Guignol embrassant le Salut public, et cet affreux spectacle a troublé son sommeil.

10 heures : M. Max Grassis porte chez l'aiguiser sa paire de ciseau n° 715.

1 heure : M. Max Grassis invite M. Perrin à dîner pour le soir même. La joie de ce dernier est telle qu'il manque d'en avaler son encrier en le confondant avec du reglisse noir dont il fait grande consommation.

5 heures : M. Max Grassis achète des gants pour bien recevoir M. Perrin.

6 heures : M. Max Grassis reçoit M. Perrin sur son escalier. Ce dernier (M. Perrin) a revêtu un costume d'Inca dont il a hérité d'une vieille tante; et à la vue de son rédacteur ainsi costumé, M. Max Grassis s'écrie : Un Péruvien chez moi.

7 heures : Vie privée.

Mercredi. — 9 heures : M. Max Grassis, la tête un peu lourde, porte chez son aiguiseur sa paire de ciseau n° 754.

11 heures : M. Max Grassis accouche péniblement d'un article sur le Mexique considéré dans ses rapports avec les mariages consanguins et l'acclimatation du topinambour.

4 heures : M. Max Grassis se porte bien; mais l'enfant du matin ne vaut pas le diable.

Minuit : M. Max Grassis rentre dans sa vie privée.

Judi. — 8 heures 1/4 : En portant chez son aiguiseur sa paire de ciseau n° 437, M. Max Grassis pense avec amertume au temps fleuri de son enfance où il pouvait prendre des vacances.

11 heures : M. Max Grassis va prendre une leçon de chant.

2 heures : M. Max Grassis embrasse M. Linossier et lui donne une gratification d'un timbre-poste.

4 heures : La joie de M. Linossier est si vive que M. Max Grassis l'envoie coucher.

5 heures : Rentrée dans la vie privée.

Vendredi. — 9 heures : M. Max Grassis pense avec douleur que le vendredi est jour d'abstinence, et espère que son aiguiseur l'invitera à déjeuner quand il lui portera sa paire de ciseau n° 701.

10 heures : Trompé dans son espérance, M. Max Grassis se résoud à casser le cou à un hareng-saur.

(N. B.) Ce détail pourrait paraître emprunté à la vie privée, aussi ne l'avons nous mis qu'après mûres réflexions, et quand nous avons été bien sûrs qu'il n'y avait pas matière à un procès.

Midi : Epuisé par son déjeuner trop peu substantiel, M. Max Grassis s'aperçoit qu'il manque de verve.

4 heures : A bout de force, M. Max Grassis se réintègre dans sa vie privée.

Samedi. — 5 heures : M. Max Grassis a mal dormi en songeant que ce jour-là est le jour du sabbat de Guignol, il se tourne et se retourne dans sa vie privée sans pouvoir arriver à trouver le sommeil.

9 heures : M. Max Grassis porte chez son aiguiseur sa paire de ciseau n° 11.

Midi : M. Max Grassis rencontre un de ses amis qui a l'infamie de rire comme un bossu en lisant le *Journal de Guignol*; M. Max Grassis lui administre un grand coup de pied dans le bas du dos et une vive remontrance.

2 heures : M. Max Grassis lit les journaux de Paris pour savoir si le *Salut public* n'a pas de nouveau reçu quelque pavé sur la tête pour l'un des articles spirituels qui s'y commettent.

4 heures : M. Max Grassis rentre dans sa vie privée.

Dimanche. — M. Max Grassis reste dans sa vie

privée et prête, pour ce jour-là, ses bons ciseaux de Toulède à M. Linossier, afin que ce dernier puisse procréer sa chronique de tout le monde.

LA VERGÈTE.

Il nous revient aujourd'hui seulement, et de source certaine, que le *Progrès* s'est joint fraternellement au *Salut public* pour nous intenter un procès en injures et diffamation.

Nos lecteurs seront sans doute aussi étonnés que nous, en apprenant que ce journal, qui a annoncé la plainte du *Salut public*, n'ait pas profité de l'occasion qui était belle, parbleu, pour déclarer son intention de faire cause commune avec son confrère.

Aurait-il eu HONTE de faire cette déclaration? Le public appréciera?

Quant au *Salut public*, nous avons appris également (décidément c'était la semaine aux nouvelles) que, contrairement à son affirmation positive, il entendait faire incriminer tous les articles où il a été question de lui dans le *Journal de Guignol*.

Où est donc la superbe indifférence dans laquelle se drapait cette grande feuille au sujet de plaisanteries plus ou moins spirituelles commises à l'endroit du personnel de sa rédaction?

Nous trouvons que lorsque notre confrère se mêle à son tour de faire des *plaisanteries*, elles sont au moins d'un goût douteux.

LES JOURNAUX DE LYON

L'Echo de Fourvières.

L'*Echo de Fourvières*, moniteur des curés et des vicaires est le journal officiel et officieux du clergé dans le département du Rhône.

Fondé après la grande querelle entre les ultramontains et les gallicans, au sujet de la liturgie, cette feuille de deux sous, hebdomadaire et romaine à trente-six caras; eut cependant le bon goût de ne pas s'immiscer dans ce débat brûlant.

L'*Echo de Fourvières* a pour sous-titre : *Chronique Lyonnaise* et, chaque monument nouveau, chaque innovation architecturale, y est disséquée en conscience par des hommes compétents, qui écrivent dans cette feuille ne pouvant plus écrire ailleurs, et cherchent à oublier dans le calme du journal littéraire, les agitations passées d'un journal politique.

Comme de juste, chaque numéro commence par un article de fond et à fond contre les libres penseurs, les francs-maçons, les huguenots et généralement tous les hérétiques dont l'*Echo* mange un salmis avec autant de délices que le *Siècle* peut en éprouver en digérant des tartines de jésuites.

Comme dans la majeure partie des organes cléricaux, la fin y justifie les moyens; c'est-à-dire que le style en est virulent, si virulent même que le lecteur s'arrête parfois tout interdit en se demandant s'il ne vaudrait pas mieux laisser quelques vices dans l'ombre, que de les stigmatiser avec autant de vivacité.

Il existe en effet, chez un collectionneur de notre ville, une certaine quantité des phrases les plus piquantes de l'*Echo de Fourvières*, sans vouloir faire des emprunts trop fréquents à cet écrivain de réflexions ultramontaines, qu'il me soit permis cependant d'y dérober la perle que voici :

En parlant de l'hospice de l'Antiquaille et des malades

que l'on y traite, l'*Echo* s'écriait d'un ton plein de compassion.

« A côté des aliénés s'y soignent aussi ces fous d'un autre genre, dont les passions abjectes ont réduit l'organisme à l'état de putréfaction. »

Et dire que ce journal est reçu les yeux fermés dans les communautés de religieuses et dans les pensionnats de jeunes demoiselles.

L'ancien gérant de cette feuille sacro-sainte, s'appelait Benoit, comme le révérend Labre, patron des gueux au Paradis. J'aime à supposer que c'est là le seul point de contact — sauf la vertu — qu'il pouvait avoir avec ce bienheureux. Quand à ses antécédents littéraires, ils me sont parfaitement inconnus.

Le gérant actuel, M. Termier, est le Maître-Jacques de cette officine ultramontaine. Raide comme un pieu envers les fidèles de bonne volonté qui lui apportent des articles, il ne laisse rien passer sans s'être assuré de la pureté des principes, dont il a été — je crois — l'un des plus fidèles défenseurs.

Le rédacteur en chef, M. George Gandy, est un de ces vétérans de la presse religieuse — Veuillot au sucre d'orge, — qui cherchent sur leurs vieux jours un asile dans les colonnes de quelque organe des sacristies provinciales.

Chaque semaine, M. Meynis, détaille par tranche dans les colonnes de l'*Echo*, son érudition un peu diffuse à propos de l'histoire religieuse de notre ville. A côté de lui, prennent place MM. Blanchon, un souvenir de la *Gazette de Lyon*, — A. Steyert, archéologue archéologique, et Paul Saint-Olive, le plus féroce de ces agneaux.

En somme, l'*Echo de Fourvières*, est un bon journal qui ne dit de mal de personne, qui est d'une utilité incontestable aux suisses et aux loueuses de chaises, et qui a le bonheur de se voir citer chaque semaine par les grands journaux de Lyon, au sujet des mutations ecclésiastiques de Lyon et de la banlieue.

C'est à peu près là, le seul mérite de ce journal, et à ce titre, nous aurons pour lui d'autant plus d'indulgence, qu'il en distribue généreusement à ses quelques abonnés.

CHAMPAVERT.

Avis-Guignol.

Le jeune homme aux dépêches, qui a travaillé son vélocipède mardi soir à 9 heures sur le quai Joinville, est prié à l'avenir de ne plus écraser de femmes ni d'enfants.

M. X... quand vous achetez des cigares dans un bureau de tabac, évitez d'en faire glisser dans votre manche. Ce tour de prestidigitation pourrait être dévoilé et vous attirer des désagréments sérieux.

Un gros monsieur est prié de ne pas déblatérer contre le *Journal de Guignol*, comme il le fait depuis quelque temps. Quand on a, comme lui, un passé qui ne vaut rien et un présent qui ne vaut pas davantage, on doit se cacher et se taire.

IL FAUT BRILLER

Les Jocrisses de la vanité.

LE MARQUIS DE PALPETOUT.

Il ne faut pas confondre celui que je vous présente avec une quantité de petits comtes, de petits vicomtes, de petits barons, que la loi de 1838, sur l'usurpation des distinctions honorifiques a fait trembler; le marquis dont je veux vous parler, n'est pas un de ces piètres chasseurs à gants jaunes qui, cherchent à prendre à la glu de leurs devises où de leurs décorations de *Saint-Pierre* les petites tourterelles du haut négoce ou de la finance. Ce n'est pas

un jocrisse vulgaire; il n'a jamais comme M. de X..., exhibé son arbre généalogique dans une brasserie ou cherché à convaincre son coiffeur de la légitimité de ses titres, et, si sa poitrine est enjolivée de cordons d'ordres étrangers, je ne veux pas dire qu'il les ait gagnés; mais du moins on n'en n'a jamais tiré gloire dans sa famille... Bref, c'est bel et bien un fils des croisés; son marquisat lui appartient en propre, il est riche et marié à une femme coquette... ce qui ne nuit en rien, comme on pourrait le croire.

Le marquis de Palpetout admet, sans jalousie ni discussion, toutes les puissances créées par les gagistes de la grande armée de la presse. Il porte indifféremment, suivant le cas, l'ineffable *Darimon*, où le pantalon Dusautoy; il sait se dresser, se courber quoique obèse, en angle aigu, démentir ses paroles par sa conduite et sa conduite par ses paroles, adorer comme Clovis ce qu'il a brûlé, brûler ce qu'il a adoré; enfin courir, sauter, cabrioler comme savent si bien courir, sauter et cabrioler les ambitieux.

Ce jocrisse des vanités sociales, se pâme lorsqu'un laquais, retranchant le nom de ses ancêtres, l'annonce dans un salon sous ses appellations nouvelles, et si par la ville ce bobèche aperçoit un pauvre de sa connaissance, il le prend par la main, le fait monter dans sa voiture, l'accable de prévenances pour que les niais disent: Voyez le bon riche, il n'est pas fier.

Écoutez cette anecdote, elle vous peindra le personnage. Un jour le marquis manda un statuaire et lui dit: « J'ai besoin d'un génie pour décorer un bowlen-green de mon parc, faites m'en un petit de cinq à six pieds. » L'artiste demanda quel génie il fallait. Le marquis répliqua: « Faites mon portrait en pied, drapez-moi à la grecque, attribuez-moi des ailes au dos, une bourse à la main, un geste éloquent, et un air grave; mettez-moi des cheveux bouclés, n'oubliez pas surtout de me passer sous le bras l'*Esprit des lois*. »

L'artiste prit mesure du marquis et le génie fut trouvé. Tous ses valets, ses créanciers, ses amis, ses nombreux visiteurs sont invités, par le maître de la maison, à admirer l'allégorie et surtout à la comprendre.

Malgré cela personne, à part ses maîtresses, ne veut le prendre pour un homme sérieux et chacun sait, qu'il n'est charitable, que par ostentation et afin de se faire chanter par un coryphée du grand format, ce qui arrive très-souvent.

En somme, il n'y a pas de gens assez bêtes pour lui trouver de l'esprit; il n'est pas un enfant de huit ans qui le prenne pour un juriconsulte, il n'est pas un sourd et muet qui le croit orateur! Tous ceux qui le connaissent, voient que c'est un être ridicule, et ceux qui en entendent parler, savent que son nom signifie sottise et vanité, pour ne pas dire autre chose; tout comme celui de M. de Lafayette, signifie Amérique; celui de Talleyrand, diplomatie; celui de Désaugiers, chanson; celui de Ségur, romance; celui de Hugo, orgueil et génie; celui de Dupin, éloquence villageoise, et celui de Monsieur Linossier, *Salut public*.

COLOMBINETTE.

RUSSSES NOUVELLES

Le bruit qui s'est fait autour du nom de M. Labaume, lui a attiré ces jours derniers une de ces distinctions flatteresses qui n'honorent que nos plus grands hommes et nos criminels les plus éminents. Miss Arabella..., fille d'un honorable membre de la chambre des communes, est arrivée à Lyon en poste pour demander la main de notre gérant. Elle était mariée et même père de plusieurs enfants, cette infortunée, cédant à un désespoir que nous ne saurions trop déplorer, s'est précipitée du haut de la troisième pile du pont de

la Guillotière. Deux sauveteurs médaillés l'ont aussitôt retirée du sein des ondes et l'ont ramenée à l'hôtel Collet d'où elle est immédiatement repartie pour son pays natal.

Plaignez-la, lecteur de Guignol, car cette victime de l'amour est plus malheureuse que coupable.

LETTE DES ANTIPODES

J'avais eu la chance ce jour-là de tomber sur un bon cigare — vous savez, de ces cigares à teinte blonde tirés de petites taches jaunes. — qui, sous la pression du pouce et de l'index, font entendre un léger craquement, — pronostic certain de cette sécheresse que l'on trouve si rarement dans le cœur des Londres.

Et flâneur, je m'en allais par les rues, humant mon tabac roulé et lançant des bouffées de fumée qui s'élevaient dans l'air en spirales capricieuses, — lorsqu'un immense écriteau, flanqué contre une maison de belle apparence, vint solliciter mon regard errant.

On y lisait en lettres non moins dorées que gigantesques :

ALEXANDRIN POÈTE DE LA COUR

Fait tout ce qui concerne son état

au 1^{er}

Je n'ai jamais écouté aux portes ni regardé par le trou des serrures, mais cette fois ma curiosité était assez excitée pour me faire gravir les vingt cinq ou trente marches qui me séparaient de ce poète en boutique.

J'entrai d'abord dans une grande salle divisée en plusieurs compartiments ou cages assez semblables à celles où les garçons de banque feuilletent d'un pouce indifférent des cahiers de papiers Joseph signés Soleil, ou préparant la pâture des huissiers.

Au-dessus des dites cages étaient les inscriptions indicatives que voici: — *Élégies, Épitaphes, Odes, Epithalames, Ballades, Poèmes épiques, etc.*

Pendant que j'attendais le poète de la cour, il entra quelques chalands qui venaient faire des commandes en s'adressant à celui des compartiments dont la désignation répondit à l'état joyeux ou mélancolique de leur âme.

- Monsieur, je voudrais une élégie.
- Très-bien; désirez-vous de la poésie première qualité?
- Oh non, dans les prix modérés.
- Bon, je comprends: je vous mettrai un saule pleureur, un banc de gazon, une femme dessus, une poignée de cheveux blonds et un rhume de cerveau: cela ira à 2 fr. 75.
- Ne sera-ce pas un peu maigre?
- Dame! c'est difficile de faire mieux; nous avons bien un grand lac, une forêt, des feuilles mortes, une vierge, une fluxion de poitrine et des cheveux épars, — mais c'est beaucoup plus cher, on ne peut pas faire tousser une vierge pour le même prix qu'ont fait éternuer une femme mariée, car la première serait mariée et —
- Alors va pour la femme mariée, mais soignez-moi ça.
- Soyez tranquille, vous aurez un coup de mouchoir ossiauesque.

AUTRE GUITARE.

- Pourrais-je avoir un poème épique dans huit jours?
- Cela dépend, — combien vous faut-il de chants?
- Euh, euh, je ne tiens pas au nombre, une demi-douzaine.
- Dans ces conditions, je vous le livrerai à la fin de la semaine; — oh! pardon, tenez-vous à ce qu'il y ait beaucoup de morts?
- Non, peu, c'est pour dédier à une souveraine étrangère de qui je sollicite l'ordre du *Cordon du soulier*, et comme il se peut qu'elle ait l'âme tendre, je ne voudrais pas...
- Oui, oui, je vois, quelque chose de moins guerrier qu'attendrissant, j'ai votre affaire: un combat entre deux chevaliers masqués; l'un tombe, l'autre va l'égorger; le vaincu crie grâce, et le vainqueur reconnaît la voix de sa femme, — voilà ce que nous avons de plus distingué et de mieux — dans le genre, — c'est à peine si depuis un mois j'ai fait mordre la poussière à plus de vingt mille hommes.

L'arrivée de M. Alexandrin vint interrompre cette dis-

sertation, et je fus introduit dans le cabinet de mon fabricant de vers.

— Monsieur, lui dis-je en m'asseyant, je viens d'un pays où les poètes ne demandent qu'à s'abreuver d'air pur et à se nourrir d'amour: ils ne sauraient faire un faux pas sans risquer de laisser dégringoler leur charge d'âmes, et ils préfèrent le sourire de la femme aimée à 100,000 livres de rente. — Vous comprendrez alors l'étonnement que m'a causé votre enseigne, et vous me pardonnerez mon indiscrétion, si je vous demande...

— Mon cher Monsieur, me répondit en souriant l'homme à l'écriteau, — les poètes de votre pays, à l'exception de quatre ou cinq, sont des farceurs ou des imbéciles. — Ceux-ci prennent l'art et l'inspiration au sérieux, ou crèvent de faim dans une mansarde ou de maladie dans un hôpital; — ceux-là mangent des côtelettes comme vous et moi, se fichent de leur charge d'âmes comme un homme convaincu de son serment, et donneraient les sourires des onze milles vierges de Cologne contre la signature de leur éditeur au bas d'un billet d'ordre.

Autrefois, il y avait un certain plaisir à être poète ou musicien; on apprivoisait des bêtes féroces ou on élevait des étages en chantant sur un air connu des vers de sa composition; mais aujourd'hui que rien ne ressemble à un poète comme un marchand de bonnets de coton, je ne vois pas pourquoi nous ne nous servirions pas des mêmes moyens que ces Messieurs pour débiter notre marchandise. — Qui diable voulez-vous qui aille acheter des vers dans un grenier, quand vous n'avez pas la moindre petite enseigne qui vous indique que là haut, au 7^e au-dessus de l'entresol, il y a un gaillard efflanqué occupé à accorder des rimes.

Eh mon Dieu, moi aussi dans ma jeunesse je me suis couché à l'ombre des grands arbres, et j'ai écrit des poèmes à des femmes suaves — qu'en ai-je retiré des moqueries et des rhumatismes, voilà tout. — Un beau jour il m'est venu à l'idée d'adresser à un prince de la famille régnante une pièce de vers, dans laquelle je l'appelais père des malheureux et consolateur des affligés.

Vingt-quatre heures après, je recevais une lettre de félicitations, une paire de bretelles et le droit de m'intituler — poète de la cour. — La lettre est dans le cadre que voici, le titre sur mon écriteau, et les bretelles à mes colottes. — C'est là l'origine de ma fortune — cette paire de bretelles m'a donné à réfléchir, et à partir de cette époque, je songeais à faire de la poésie pratique, à appliquer la rime aux besoins de la vie, et à introduire l'hémistiche dans les ménages. Dans ce bas monde, on nait, on s'aime, on se marie, on meurt, rien n'ajoute de la solennité à ces cérémonies comme quelques vers habilement tournés: — Ah! je peux me vanter d'avoir célébré des naissances, pronostiqué des bonheurs conjugaux, et pleuré des bons pères, bons époux, etc.

Aujourd'hui j'en prends à mon aise, j'ai formé de jeunes poètes, et je les fais travailler à façon.

En somme, je crois que je vauds bien mes confrères, au lieu de vendre mes œuvres en gros je les débite en détail; on ne trouve pas chez moi de volume de trois ou cinquante centimes, mais on y trouve pour dix-sept sous de sonnet. — C'est toute la différence.

— Ce brave homme m'avait dévidé son système avec tant d'entraîn et de conviction que je m'en allai tout perplexé en me demandant :

O Poésie! ne serais-tu qu'un nom?
Et je me pris à rêver aux loteries de M. de Lamartine.

WILHELM GIRL.

CORRESPONDANCE

Porc-épic. — L'orage a grondé, je dors loin de ceux que j'aime. Mes chiens fidèles arrêtent au passage tous les inconnus. Et évidemment je ne dirai rien avant d'avoir pressé la main qui a distillé le tressé la couronne; je ne serai libre qu'au retour des hirondelles.
Cyprien Justin. — Ton pelé a du toupet, on y reviendra.

Tapis Vert. — L'arbre qui ne porte pas de fruits est digne de feu. Pour semer il faut recueillir.

Mami-Gaga. — Allons joue donc franc jeu et viens me montrer ta binette et nous danserons une jolie hourrée.

Perdu-la-boula. — Je te devine et j'approuve ta prudence. Je lis: *Hic Hoc Hoc.*

L'Imprimeur-Gérant, LABAUME.